



www.comptoirlitteraire.com

présente

‘ ‘Un barbare en Asie’ ’ (1933)

recueil de textes de Henri MICHAUX

(230 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis un commentaire.

Bonne lecture !

Préface

«Certains s'étonnent qu'ayant vécu en un pays d'Europe plus de trente ans, il ne me soit jamais arrivé d'en parler. J'arrive aux Indes, j'ouvre les yeux et j'écris un livre. Comment n'écrirait-on pas sur un pays qui s'est présenté à vous avec l'abondance des choses nouvelles et dans la joie de revivre?» - «Lorsqu'on arrive en Asie, quel changement !» - «Quand je vis l'Inde, et quand je vis la Chine, pour la première fois, des peuples, sur cette terre, me parurent mériter d'être réels. Joyeux, je fonçai dans le réel, persuadé que j'en rapportais beaucoup. Y croyais-je complètement? Voyage réel entre deux imaginaires.»

“Un barbare en Inde”

Texte de 88 pages

Le début, où Michaux est au Bengale, est fait d'observations générales et brutes qui relèvent plus de notes scientifiques semblables à celles d'un ethnologue qui noterait au gré de son voyage ce qu'il voit. C'est pourquoi, on peut imaginer que, s'il commence toujours ses phrases par «L'Hindou...»

pour décrire ce peuple, c'est pour mieux se moquer des voyageurs et des scientifiques qui établissaient une typologie des peuples en décrivant une à une leurs caractéristiques.

Ce début est une phase de critique et d'exaspération car le voyageur, seul face à un peuple qui vit d'une manière qui lui est encore inconnue, qui est l'inverse de celle des Européens, ne comprend pas encore cette autre façon de vivre : *«Jamais, jamais l'Indien ne se doutera à quel point il exaspère l'Européen. Le spectacle d'une foule hindoue, d'un village hindou, ou même la traversée d'une rue, où les Indiens sont à leur porte est agaçant ou odieux. Ils sont tous figés, bétonnés. On ne peut rien y faire.»*

Puis s'ouvre une phase d'émerveillement : *«Les Indes, le premier peuple qui, en bloc, paraisse répondre à l'essentiel, qui dans l'essentiel cherche l'assouvissement, enfin un peuple qui mérite d'être distingué des autres.»* Michaux est fasciné par l'Indien, qui est nu, qui prie sans cesse, qui se couche dans la rue, dans le hall des gares, attentif à lui seul, cherchant sans cesse Dieu, le divin. Sa religion *«ne dégage pas la faiblesse de l'homme, mais sa force»*. Elle lui offre des modèles et des techniques de méditation plus efficaces. Il fut touché, en Inde, par le *«peuple de l'Absolu»*, par des êtres qui *«cherche[nt] le plus et non le moins»*, qui connaissent *«l'exercice des forces spirituelles»*, pratiquent la pensée *«magique»* agissant directement sur l'être intérieur.

Il est sensible au fait qu'en Inde le sentiment qui domine, c'est *«celui de l'appartenance au tout et de la relation directe avec tout. Cela entraîne à la fois une conscience élargie, approfondie, agrandie, et une efficacité psychique.»* Les vieillards lui paraissent les *«véritables pères de l'humanité»*.

Il commence vraiment à s'adapter au pays, et à en apprécier la culture. C'est alors qu'on comprend qu'il se soit considéré comme un *«barbare»*, inversant la conception habituelle chez les voyageurs européens, qui prenaient les autres peuples pour des barbares. Plus le récit avance, moins ses observations sont générales car on sent qu'il s'intègre de plus en plus au pays qu'il visite, qu'il commence à comprendre ce peuple, sa manière de vivre et ses rites. Avec un humour grinçant et de l'ironie, il oppose le peuple hindou aux Blancs : *«L'homme blanc possède ce qui lui a fait faire du chemin : l'irrespect. Le Blanc ne se laisse arrêter par rien.»* Il ne cesse de comparer les conceptions de la vie de l'Hindou et de l'Européen, le livre étant destiné à un public européen qui doit y avoir ses repères. Il prend par exemple la notion de repos, qui est, pour l'Hindou, positive, signe de spiritualité, alors que, pour l'Européen, il est perte de temps. Il souligne le mépris des Anglais qu'éprouvent les Hindous : *«L'Anglais se lave fort régulièrement. Néanmoins il est pour l'Hindou le symbole de la souillure et de l'immonde. L'Hindou songe difficilement à lui sans vomir.»* Il critique la colonisation par les Anglais. Il admire le fait que la vie des Hindous est entièrement fondée sur la spiritualité, que *«L'Hindou est religieux, il se sent relié à tout. Il a peu de choses. Et c'est encore de trop.»*, qu'il *«est vorace de Dieu»*, ce qui l'attire et le révolte tout à la fois, car, si l'hindouisme est science respiratoire et méditation, il est aussi idolâtrie : *«Il plaît à l'Hindou de se prosterner»*. Ce *«peuple radicalement religieux»* ignore le péché. Michaux reste étonné devant un «gourou» qui gonflait son ventre tel un fœtus. Il s'intéresse à la pensée indienne, qui est kyrielle de concepts, de moments (*«Jamais l'Hindou ne voit une situation en trois ou quatre subdivisions, mais en plus de vingt, par exemple en soixante-quatre»*), et, après avoir longuement défini la suite d'accidents qui font l'Être, *«il réfute les soixante-deux hérésies primordiales»*. Il aborde ensuite le thème de la langue, qu'il apprécie beaucoup : *«Le sanscrit est la langue la plus enchaînée du monde, la plus embrassante, indubitablement la plus belle création de l'esprit indien, langue panoramique, admirable aussi à entendre, contemplative, induisant à la contemplation, une langue de raisonneurs, flexible, sensible et attentive, prévoyante, grouillante de déclinaisons.»*

Cependant, peu à peu, une certaine lassitude s'installe chez lui, et il devient même de plus en plus agacé par la culture du pays. Alors que, jusque-là, il racontait ce qu'il voyait, entendait et ressentait sous forme de petites notes très brèves, petit à petit il en vient à raconter des anecdotes plus longues pour mieux critiquer ce qui l'entoure. Dans un premier temps toutefois, il se contient pour ne pas être trop brutal dans ses propos : *«Il va sans dire que du point de vue juridique, je me garderai bien d'élever la voix.»* Puis il finit par exprimer ce qu'auparavant il avait gardé pour lui afin de rester «politiquement correct», à indiquer tout ce qui n'est pas merveilleux dans ce voyage, ce qu'il n'apprécie pas : *«D'autres maisons qu'il m'a été donné de voir n'appartiennent pas à des avocats [...] Mais c'était d'un laid, d'un rococo ! Pour un mariage, ils dépensent jusqu'à cinquante mille roupies. Et*

c'est hideux !» Plus le texte avance, plus il se «barbarise», dans le sens où il se sent de plus en plus étranger face à ce peuple, et moins en accord avec sa façon de vivre, plus le propos se fait brutal car sa forte personnalité ressort. Il dresse ainsi une liste de caractéristiques déplaisantes dans la vie des Indiens :

- L'organisation sociale : L'Hindou est indigne socialement, car, enfermé dans les castes et soucieux de son seul salut, il n'a pas la notion de liberté. L'Inde lui paraît le pays de la thésaurisation et des richesses fabuleuses (*«À leurs appartements ce qui fait le plus de tort, c'est la prétention (sept ou huit lustres dans une chambre par ailleurs vide et inattractive), non vraiment ce n'est pas plaisant.»*), mais aussi celui de l'abandon des richesses, de la vie de mendiant, les mendiants toutefois ne demandant pas la charité, car charité et compassion ne signifient rien pour l'Indien. Il allait plus tard écrire : *«Il est impossible de revenir en Inde sans être emporté vers le communisme. La question sociale n'est peut-être que de seconde importance. Mais l'avilissement, le manque de dignité humaine qui résulte d'une société à deux poids deux mesures est tel que tout homme en est sali dans tout ce qu'il est, dit et fait, et plus encore que l'avili, celui qui est honoré, les brahmes et les rajahs, et peut-être nous tous.»*

- Les études : *«L'Asiatique est un étudiant-né. L'Asiatique sait accepter, être acceptant, être disciple. J'assistai à Santiniketan, au Bengale, à une conférence sur un texte védique. Bonne mais pas exceptionnelle. Les étudiants étaient là prêts à tout accepter. Je sentais des envies de les insulter.»*

- Le physique : Alors qu'auparavant il n'y prêta aucune importance, il le décrit méchamment et injustement : l'Indien est laid, *«d'une laideur vicieuse et pauvre»* (mais Michaux ne dénonça-t-il pas souvent la laideur du visage humain?) - *«L'éclat de ses yeux peut tromper au premier moment. Mais on rencontre souvent des laideurs particulières, vicieuses, psychiques.»* Il lie le physique au moral : *«À leur visage ce qui fait le plus de tort, c'est la prétention, la fatuité.»* Il remarque une extraordinaire conscience (et prise de possession) du corps : *«L'Hindou n'est jamais séparé de son sexe, qui est un des centres sur lesquels il fonde son équilibre»* ; d'où l'importance accordée dans la statuaire et la littérature aux organes génitaux et aux positions d'accouplement.

- La musique : Des chants et de la musique qu'il avait auparavant beaucoup admirés pour leur pouvoir apaisant, il va jusqu'à dire, non sans humour, qu'ils lui donnent envie de se jeter sous une roue de voiture.

Michaux résume les trois étapes par lesquelles son voyage le fit passer : *«J'en avais la surprise, l'émotion, l'agacement.»* En fait, ces trois phases se retrouvent au fil du récit, comme si, à chaque occasion, il se contenait d'abord pour laisser finalement son esprit critique, hargneux et blasé, s'exprimer. Avec une imprévisibilité qu'on peut ou non apprécier chez lui, il change d'avis du tout au tout dans la même page. Cependant, c'est nettement qu'à la fin de ce chapitre, il contredit son éloge du pays, livrant alors une vision très subjective, tout à coup très spontanée. Mais, se rendant compte que ses attaques féroces pourraient passer pour de l'intolérance, il se qualifie d'*«ignoble individu»*. Il se justifie des propos parfois violents qu'il a avancés en se comparant à un cheval qui verrait un singe arrachant violemment une fleur ; le cheval croirait que le singe est agressif, mais, plus il l'observerait, plus il comprendrait qu'il est un tout autre être.

Michaux quitte le Bengale pour se rendre à Puri, dans la province d'Arissa. Il est alors plus détendu car cela lui fait du bien de rencontrer un autre peuple, tout en avouant que les Bengalais finissent par lui manquer.

“Himalayan railway”

Texte de dix pages

Michaux prend ce train qui monte vers l'Himalaya. On le sent heureux et soulagé de quitter l'Inde dont il est las. Il semble alors émerveillé par tout : l'astuce des installations les plus modestes, le sourire des femmes (celui de la jeune Népalaise aperçue à Darjeeling, offrant au *«voyageur émerveillé»* le

«premier sourire de la race jaune, le plus beau du monde»), les enfants... Alors qu'on le pensait imperméable à toute émotion, il nous surprend une fois de plus en étant ému par le peuple népalais.

“L’Inde méridionale”

Texte de quatorze pages

Venu en Inde du Sud, Michaux dresse de nouveau une typologie des habitants qui commence par son sempiternel «l’Hindou». Le tableau est assez négatif : ils sont petits, vifs, colériques, ont la peau trop foncée.

“Un barbare à Ceylan”

Texte de six pages

Michaux y fut impressionné par la piété des Cinghalais. Ils lui parurent «féminins», lui donnèrent «une étonnante impression d’inertie». Mais il regrette qu’ils prononcent rapidement les mots à rallonge qui composent leur langue.

“Histoire naturelle”

Texte de huit pages

Michaux y fait la liste des différentes espèces d’animaux qu’il aurait pu observer durant ses voyages en Asie. Cela ressemble à de fausses notes scientifiques.

“Un barbare en Chine”

Texte de cinquante-deux pages

Michaux est, dès le début, très admiratif des Chinois : «Le Chinois a le génie du signe... Et seul le théâtre chinois est un théâtre pour l’esprit. Seuls les Chinois savent ce qu’est une représentation théâtrale, les Européens, depuis longtemps, ne représentent plus rien. Les Européens représentent tout. Tout est là, sur scène. Le Chinois, au contraire, place ce qui va signifier la plaine, les arbres, l’échelle à mesure qu’on en a besoin.» Le Chinois lui paraît extrêmement sensible (il est poli et s’humilie par peur de l’humiliation, toujours préoccupé de «ne pas perdre la face»), mais par-dessus tout habile : habile à faire du commerce, à travailler de ses mains, à créer, à représenter, non pas en reproduisant mais en signifiant «cette extrême réserve, cette concavité intérieure, ce manque d’aura [...] Le mouvement des choses est indiqué, non leur épaisseur et leur poids.» Il vit en la Chine le «pays où a compté la paix profonde». Et, l’esthétique de la Chine succédant à l’éthique de l’Inde, Michaux adopte l’art des Chinois, s’extasiant sans cesse sur leur génie du signe. Il semble très touché par leur musique, ce qui est rare pour un Européen. Pourtant, en Chine, la situation s’inversa pour lui : il subit la haine qu’on y a de l’Occidental : «D’avoir vu cette haine constamment braquée sur moi, j’en ai été affecté.» Mais, globalement et de manière surprenante, on le sent moins écrasé en Chine qu’en Inde, plus heureux et plus en harmonie avec le peuple chinois, même s’il exerce sur lui un humour toujours grinçant. Il retrouve en Chine l’absence de peur de la mort, l’absence de pathos. Il admire les visages «huilés de sagesse», par rapport auxquels les Européens paraissent asservis à la bestialité de leurs «groins de sangliers».

“Un barbare au Japon”

Texte de vingt pages

Michaux est très dur avec le Japon du temps, qui était soumis à un régime de type nazi, militarisé et mentalement étriqué, «*prisonnier de son île, de son masque, de ses conventions, de sa police, de sa discipline, de ses paquetages et de son cordon de sécurité*». Au Japon, il retrouve l'Europe, se sent enfermé. Déçu, il ne se prive pas de tout critiquer : géographie (le pays est sans fleuve et sans espace), rues, maisons, mentalité, langue... La sagesse, la spiritualité, la beauté, sont à ses yeux l'agressivité d'un pays qui rivalise avec l'Occident pour frénétiquement coloniser, conquérir, industrialiser, battre des records. Il méprise la médiocrité d'une «*religion d'insectes*» impersonnelle et ritualisée à l'extrême. Il moque l'artifice et la sophistication d'un vêtement qui fait de la femme «*cette création malheureuse d'un peuple d'esthètes et de sergents*». Il critique le théâtre japonais, perverti par la «*Voix du Peuple, sentant à mille lieues le préjugé et la vie prise par le mauvais bout. . . voix de l'Impératif catégorique*». Pratiquant le voyage avec le décentrement des philosophes du XVIII^e siècle, il voyait dans le Japon la plaque sensible de «*notre mal et de notre civilisation*». L'Orient du refuge et du refus de l'Occident incita donc au retour sur soi selon la prescription bouddhique qui clôt le livre : «*Tenez-vous bien dans votre île à vous, COLLÉS À LA CONTEMPLATION*».

Lors d'une réédition en 1967, il précisa que le pays qu'il avait visité était différent du Japon actuel : «*Je relis ce barbare-là avec stupéfaction par endroits. Un demi-siècle a passé et le portrait est méconnaissable. Ce Japon d'aspect étriqué, méfiant et sur les dents est méconnaissable.*»

Extrait

«*Tandis que beaucoup de pays qu'on a aimés tendent à s'effacer à mesure qu'on s'en éloigne, le Japon que j'ai rejeté prend maintenant plus d'importance. Le souvenir d'un admirable “Nô” s'est glissé et s'étend en moi.*

C'est leur faute aussi avec leur maudite police. Mais voilà, la police ne gêne pas le Japonais, il l'aime. Il veut l'ordre avant tout. Il ne veut pas nécessairement la Mandchourie, mais il veut de l'ordre et de la discipline en Mandchourie. Il ne veut pas nécessairement la guerre avec la Russie et les États-Unis (ce n'est qu'une conséquence), il veut éclaircir l'horizon politique.

“Donnez-nous la Mandchourie, battons la Russie et les États-Unis, et puis nous serons tranquilles.” Cette déclaration d'un Japonais m'avait tellement frappé, ce désir de nettoyer.

Le Japon a la manie de nettoyer.

Or, un lavage, comme une guerre, a quelque chose de puéril, parce qu'il faut recommencer après quelque temps.

Mais le Japonais aime l'eau, et le “Samourai”, l'honneur, et la vengeance. Le “Samourai” lave dans le sang. Le Japonais lave même le ciel. Dans quel tableau japonais avez-vous vu un ciel sale? Et pourtant !

Il ratisse aussi les vagues.

Un éther pur et glacé règne entre les objets qu'il dessine ; son extraordinaire pureté est arrivée à faire croire merveilleusement clair leur pays où il pleut énormément.

Plus claires seraient encore si c'est possible leur musique, leurs voix de jeunes filles, pointues et déchirantes, sorte d'aiguilles à tricoter dans l'espace musical.

Comme c'est loin de nos orchestres à vagues de fond, où dernièrement est apparu ce noceur sentimental appelé saxophone.

Ce qui me glaçait tellement au théâtre japonais, c'était encore ce vide, qu'on aime pour finir et qui fait mal d'abord, qui est autoritaire, et les personnages immobiles, situés aux deux extrémités de la scène, gueulant et se déchargeant alternativement, avec une tension proprement effroyable, sorte de bouteilles de Leyde vivantes.»

Commentaire

Le «nô» est un drame lyrique traditionnel.
La Mandchourie était alors l'enjeu de la guerre avec l'U.R.S.S.
Le samouraï était un guerrier de l'ancien Japon.
Les bouteilles de Leyde sont un condensateur électrique.

La démarche semble capricieuse (lignes 4, 16, 22) mais suit un mouvement très ferme : à partir d'un sentiment personnel (le dernier paragraphe répond au premier ; on va du «je» au «je»), l'élucidation progressive donne le sentiment de l'étranger (lignes 22-24). La composition par associations permet de tenir compte des aspects traditionnels du Japon (esprit guerrier, samouraï, peinture, musique) en les changeant de sens.

Des caprices se manifestent aussi dans les différences d'intensité : tantôt Michaux appuya (lignes 4-9 : «il veut») tantôt il esquissa (ligne 15). Mais toujours il se soumit à une nécessité verbale (lignes 16, 22). On remarque l'humour des formules (lignes 23-24, 30) et des images (ligne 21), les surprises des sautes de tension du vocabulaire (lignes 19, 26).

'Un barbare chez les Malais''

Texte de dix-sept pages

Michaux célèbre les Malais, Javanais, Balinais, leur beauté physique («*Le Malais a quelque chose de sain, de noble, de propre, d'humain.*»), leur musique, leur théâtre d'ombres. C'est parmi eux qu'il termine son livre, par une condamnation nouvelle de l'Europe et des Européens, de leur civilisation, de leur histoire.

Commentaire sur l'ensemble

Ce texte, qui prend la forme d'un carnet de route, d'un compte rendu brut, très concret et pratiquement documentaire, proche de l'ethnographie, même s'il est écrit, construit et structuré de manière poétique, les phrases courtes et les fréquents retours à la ligne évoquant la poésie en prose, est considéré comme l'un des plus objectifs de Michaux, malgré sa façon bien particulière de vivre son aventure, et malgré ses opinions très tranchées. En effet, «*Un barbare en Asie*» est un récit de voyage plus traditionnel qu'«*Ecuador*». Le voyageur s'oublia lui-même plus qu'il ne l'avait fait en Équateur, et devint spectateur.

Mais l'attention de ce spectateur fut animée toujours des mêmes préoccupations : bien plus que le pittoresque ou le simplement différent, c'étaient le mystérieux, le difficile, le bizarre, l'essence des langages, le «centre» sur lequel il s'agit de mettre le doigt. Et la description de l'Aquarium de Madras, par exemple, s'achève sur ces mots : «*Et il y en a vingt autres [poissons] encore qui paraissent tout nouveaux et surgis de l'inconnu*», mots qui allaient pouvoir s'appliquer à toutes les créatures prêtes à surgir de l'imagination de Michaux.

S'il put observer les paysages (sans s'intéresser aux monuments), les mœurs, la vie quotidienne des gens rencontrés, il y trouva néanmoins moins d'intérêt qu'aux cultures propres à l'Asie et surtout à la spiritualité. Il se sentit nettement plus Indien et Chinois qu'Occidental. Ce qu'il a le moins supporté dans ces pays, principalement en Inde et au Japon, c'est le respect et l'obéissance. Il n'aima pas non plus ce qui appartient au passé : «*Un peuple, dit-il, devrait être honteux d'avoir une histoire [...] C'est dans l'avenir qu'ils doivent voir leur histoire.*»

Il ne voulut pas brosser de tableaux cohérents, mais, avec un véritable génie de la déduction et de l'intuition, dégager l'essentiel, en multipliant les points de vue qui, rapprochés et enchaînés, donnent un rythme, de nombreux rythmes qui sont ceux de la découverte du réel et de la découverte des

éléments qui pourraient manquer, et qui alors interviennent, soudainement, sans avoir rien du voulu de l'image. Son écriture mêle les notations spontanées et parfois brutales à une surprenante poésie. Le déroulement, qui se fait en séquences plus ou moins longues, séparées par des astérisques, n'a donc pas en fait le caractère fractionné et arbitraire d'un voyage, mais le non-ordre de l'exploration, de l'approche, des effets d'une tension. Dans ce condensé d'insolences, de paradoxes, d'émerveillements et de vérités, l'affaire importante, urgente, fut de conserver son caractère à la fascination qui permit d'écrire ce livre, et qui est aussi délivrance, résurrection, appui, vérification, authentification de soi. Mais, contre l'aliénation qui serait l'adhésion totale, contre l'émerveillement qui dépossède, Michaux usa de l'humour qui sauvegarde le droit de critiquer, d'approfondir ; mais cet humour, qui peut sembler de l'intolérance, ne passe pas toujours auprès du public à qui il voulut épargner les clichés habituels.

‘*Un barbare en Asie*’ est probablement le seul récit de voyage de ce temps qui mérite d’être lu. Il fut souvent réédité. Dans la préface de la réédition en 1967, Michaux regretta d’avoir laissé de côté «*ce qui allait faire dans plusieurs de ces pays la réalité nouvelle : la politique*» et les bouleversements qui allaient transformer l’Asie. Mais il répéta la préoccupation qui avait été la sienne en 1933 : au-delà des faits, rejoindre l’être, remonter l’Histoire à partir de «*l’homme de la rue, l’homme qui joue de la flûte, l’homme qui joue dans un théâtre, l’homme qui danse et qui fait des gestes*». Déchiffrés comme autant de gestes signifiants, langues, musique, peinture, théâtre, vêtement, se prêtèrent à sa sémiologie expérimentale.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)